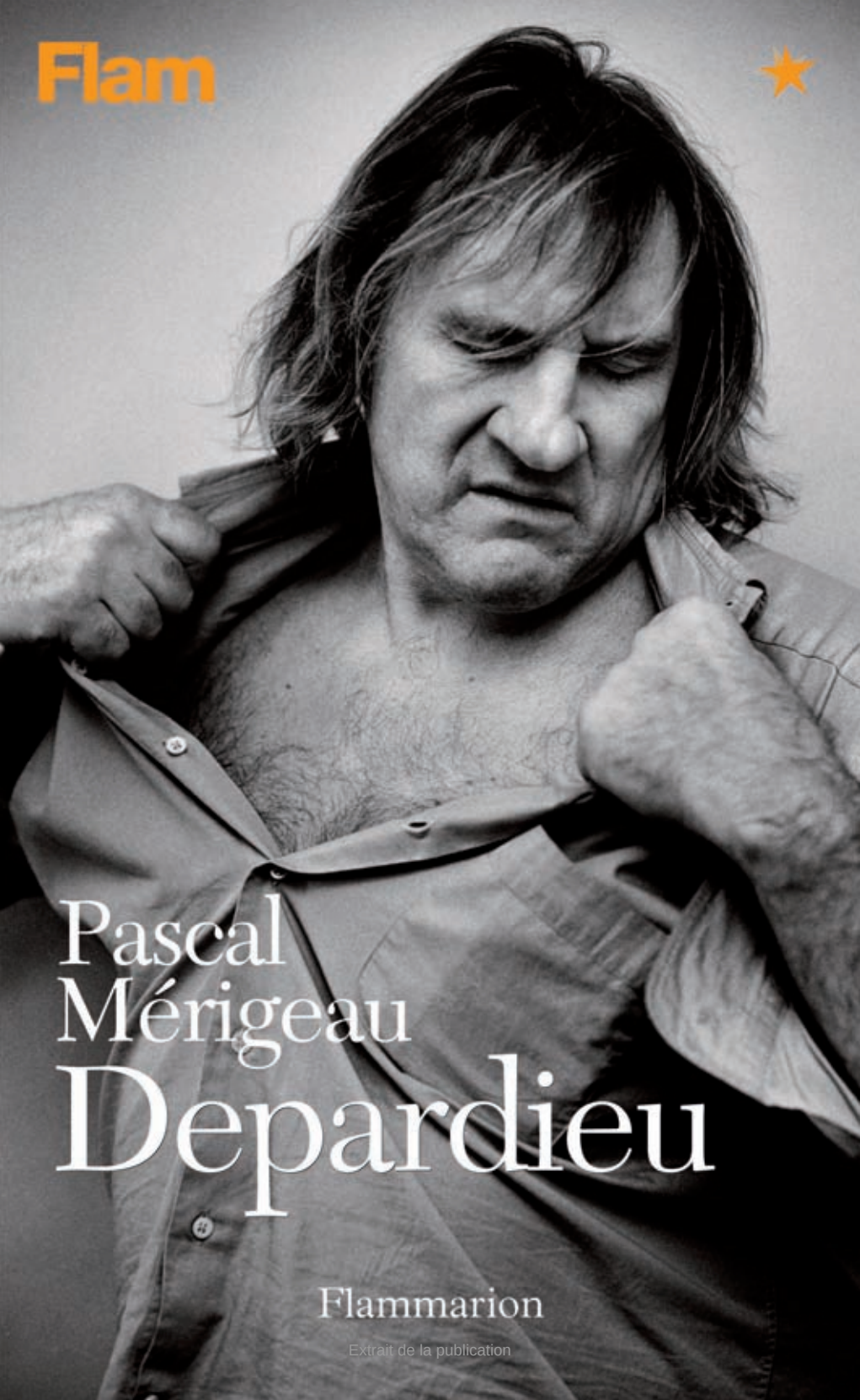
Flam



Pascal Mérigeau

Depardieu

Flammarion

Extrait de la publication

Depardieu

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Cinéma : Autopsie d'un meurtre, Flammarion, 2007.
Pialat, Grasset, 2003 ; Ramsay, 2007.
L'Aventure vraie de Canal Plus (avec Jacques Buob), Fayard, 2001.
Max Lang n'est plus ici, Denoël, 1999.
Escaliers dérobés, Denoël, 1994.
Mankiewicz, Denoël, 1993.
Gene Tierney, Edilig, 1987.
Série B (avec Stéphane Bourgoin), Edilig, 1983.
Josef von Sternberg, Edilig, 1983.

Pascal Mérigeau

Depardieu

Flammarion

Extrait de la publication

© Flammarion, 2008.
ISBN : 978-2-0812-1649-5

Extrait de la publication

Une bombe à retardement. C'est ainsi qu'il a été présenté souvent. Si l'on tient à la métaphore explosive, elle en vaut d'autres qui lui vont moins peut-être, il est préférable alors de penser engin à fragmentation. Qui en cent et une directions envoie tout valser, soulève, éparpille, agit par dispersion.

Il m'a semblé qu'un portrait de Depardieu, pour prétendre restituer son modèle, devait n'être guidé par rien, suivre comme lui certaines pistes qui ne mèneraient nulle part, mais au moins conduiraient sur des voies de traverse. J'ai pensé que la seule chance de trouver résidait dans le désir et la volonté de se perdre, avec pour unique garde-fou la certitude qu'au moment où il paraîtrait saisi, le sujet s'effacerait pour resurgir dans l'instant sous une forme tout autre, aussi différente et autant ressemblante pourtant que la précédente. Cela au rythme contrarié de nos échanges, de nos conversations et de ses

Extrait de la publication

silences, de mes complicités et de mes souvenirs de cinéma, de ses sautes d'humeur, de ses coups de moins bien, de ses emportements. Comme une suite d'instantanés, sans autre dessein que de dire, c'est ainsi que je l'ai vu.

Le projet n'est pas de fabriquer une bombe, elle existe déjà, mais d'esquisser un portrait. Qui ne peut qu'être explosé.

Extrait de la publication

1

Quand il l'a vu débouler dans la cuisine ce matin-là, le livreur téléphonait à un collègue au sujet de l'installation d'une plaque chauffante. Il s'est arrêté au milieu de sa phrase. « Obélix, c'est Obélix qui vient d'entrer ! » Tu le crois, ça ? Obélix en pantalon de toile et polo abricot, qui s'est assis à la table, a lancé au livreur : « C'est ton chef ? Passe-le-moi ! » L'autre lui a passé, à Obélix on ne résiste pas, mais avant il a fait les présentations, peur que le collègue dise n'importe quoi, peut-être bien : « Tu vas parler à Gérard Depardieu. » Ce n'était plus Obélix, ça ne pouvait être Gérard, ce n'était pas Depardieu, c'était Gérard Depardieu. Comme au cinéma, à la télé, comme dans les journaux, sur les bouteilles de vin, comme une raison sociale, une marque déposée. Le chef qui n'en était pas un, mais cela Obélix ne le savait pas et de toute façon ça revenait au même, en a pris pour son grade. Comme ça, pour se marrer, pour jouer au

Extrait de la publication

redresseur de torts, au défenseur de la veuve qui ne demande rien et de l'orphelin qui va bien : « Dis donc, c'est pas ça du tout, Darty ! Six semaines qu'il attend sa plaque, mon pote ! Oui six semaines ! » Le livreur se trouvait là avec un acolyte, qui observait la scène sans bouger une oreille, il lui a demandé de prêter son portable, faut-il rappeler que le sien était déjà en main. Pas pour téléphoner à sa femme ou sa copine, non, pour photographier Gérard Depardieu en train de bavarder avec son chef qui n'est pas son chef mais son collègue, de sorte que l'autre, s'il venait à douter, sache bien que ce matin-là, un matin comme tous les autres d'une journée pareille à toutes, Gérard Depardieu lui a parlé. Mais tout a une fin, dont rarement on choisit l'instant, et qui en ces circonstances ne pouvait qu'être soudaine. « Allez, je te laisse, hein. Oui, c'est ça, ciao. »

La maîtresse de maison a choisi ce moment pour faire son entrée, politesse distraite au livreur, bise à Gérard, qui tient l'homme de l'art et ne le lâche pas, mieux il le relance : « Dis donc, si on n'était pas là, hein, t'hésiterais pas ! Comment tu t'appelles ? Christophe ? T'hésiterais pas, la bourgeoise dans sa cuisine, et hop, Christophe ! Ça doit t'arriver souvent, non ? » Christophe ne peut pas dire non, de quoi il aurait l'air, mais répondre oui, tu parles si ça m'arrive, ça ne le fait pas trop, il ne s'en ressent

Extrait de la publication

pas, alors, très vite : « Oui, certaines fois, c'est assez chaud ! » Juste ce qu'il faut pour ne pas verser côté « toutes des salopes », sans passer pour un rétréci du caleçon. La bourgeoise et le dépanneur, vieille rengaine, pont-aux-ânes des films porno, la blague de cul qui fédère, mais l'homme plus mal à l'aise que la femme, pas du même monde ces deux-là, elle paye et moi je livre, si elle me parle je réponds, poli, bien élevé, sinon je la ferme, dans la vie il y a le cul et il y a le fric, dans cet ordre mais pas toujours, ce matin c'est comme ça, la preuve à suivre.

« Combien tu te fais, Christophe ? Combien ils te filent pour ce boulot-là ? » Quelque chose comme mille trois cents euros, y a rien de trop. « Comment peut-on vivre avec mille trois cents euros ? Une fois que t'as payé le loyer, t'as plus rien. Forcément, tu fais du black, faut que tu grattes, t'es bien obligé. » Alors, oui, il bosse sur des chantiers, le samedi, le dimanche, pendant ses vacances, et là il s'anime, il a trouvé à qui parler, qui n'est pas n'importe qui. Et la boîte pendant ce temps affiche des bénéfices colossaux, des millions d'euros chaque année, « des milliards, tu veux dire », quand on en arrive à des sommes pareilles, il y a bien longtemps que les livreurs, et les journalistes tout près derrière eux, ont renoncé à compter. Depardieu, non.

Pendant des années, il a payé entre vingt et trente millions d'impôt sur le revenu. Au temps

Extrait de la publication

des francs, mais quand même. Il ne l'a pas dit là, ce matin de mai, à Christophe, qui pour 1 300 euros par mois livre les plaques chauffantes de chez Darty, sans doute le sujet ne figurait-il pas à son ordre du jour. À l'en croire, le fric n'a jamais été un problème pour lui, déjà quand il n'en avait pas assez, pas non plus à l'époque où il en gagnait à ne savoir qu'en faire, et pas davantage aujourd'hui, qu'il affirme ne plus rien posséder sans même donner l'envie de se marrer. Pas un problème, peut-être bien, mais alors pourquoi parle-t-il si souvent d'argent ? Quand il ne va pas bien, tout ce qui l'indispose, l'irrite, l'énerve, le gave, le ramène à son compte en banque, en apparence unique objet de son ressentiment. Quand il se sent heureux, sans y penser il fait l'impasse, et tout de suite cela va encore mieux.

À un ami qui lui demandait pourquoi il n'arrêtait pas de tourner, des téléfilms, des productions imbéciles, Gégé a désigné un jour, c'était il y a une dizaine d'années, la feuille d'imposition qui traînait sur la banquette arrière. Il y avait tant de chiffres que le copain se déclare aujourd'hui incapable de dire s'ils formaient des millions de francs ou des dizaines de millions. Des dizaines, donc. Une paille. Et puis après ?

Et puis après, tout le monde s'est serré la louche, chacun a souhaité à l'autre une bonne

journée, Christophe et son partenaire silencieux s'en sont allés livrer d'autres plaques chauffantes à des gens qui ne ressemblaient pas plus à Gérard Depardieu qu'ils n'avaient l'air d'Obélix, lequel a feuilleté les journaux en laissant refroidir dans la tasse le café auquel il n'avait pas touché. Et puis soudain, feignant d'être agacé par le bruit venu de la rue, il s'est avancé jusqu'à la fenêtre, s'est penché au-dehors et a demandé aux ouvriers qui bitumaient s'ils en avaient encore pour longtemps à bitumer comme ça. Ils ont répondu qu'il leur faudrait bien la journée, que ça se faisait pas en soufflant dessus, et ils ont demandé « tu vas bien, Gérard ? ». À ceux-là aussi, cela fera un souvenir. Sur le moment, pourtant, rien ne leur a paru étonnant. Et surtout pas que le type en polo abricot qui a surgi à la fenêtre pour leur demander s'ils n'en avaient pas bientôt fini de bitumer ressemble si fort à Gérard Depardieu que, forcément, ils ont vu tout de suite que c'était Gérard Depardieu.

Est-il là depuis trop longtemps pour que sa présence fasse encore événement ? Non, ce n'est pas ça. Imaginez Catherine Deneuve, au hasard, qui ce matin-là aurait mis la tête à la fenêtre, eh bien ça ne se serait pas passé comme ça. Avec Depardieu, il en a toujours été ainsi, et même avant qu'il ne devienne Depardieu. Au lendemain d'une de ses premières apparitions sur scène, un journaliste avait écrit que personne

jusqu'alors ne le connaissait, et qu'à son entrée tout le monde l'avait reconnu. On n'aurait su dire mieux.

Où qu'il paraisse, il est chez lui, il explose et tonitrue, se répand et investit un territoire qui devient le sien sans que les autres pour autant s'en sentent exclus. Enfin, pas tous, pas toujours. Et puis, si cela n'est pas faux, en même temps ce n'est pas vrai, mais allez donner à comprendre que chez ce colosse la légèreté est ce qui frappe d'emblée. Sans craindre de faire sourire, il faut parler de grâce, et d'un même élan oublier le cliché. S'il l'a décidé ou simplement n'a pas choisi de faire autrement, il sait entrer dans une pièce sans qu'aucun des présents ne s'en aperçoive, et d'une voix tranquille les faire sursauter sans l'avoir médité.

Quand il ne parle ni n'écoute parler, il marmonne entre ses dents, un grognement sort de sa gorge en continu, qui est de contentement sans doute, expression qu'il se donne à lui-même de son bonheur d'être vivant, de son étonnement d'être là.

Nous sommes encore ici, et lui aussi, qui depuis des années nous accompagne, films oubliables et chefs-d'œuvre ont fini par presque se mêler, déclarations au clairon et confidences murmurées se confondent désormais, le temps n'est plus où le cinéma se prêtait aux empoignades, où les acteurs ne parlaient que s'ils

Extrait de la publication

avaient à dire, c'est-à-dire pour l'essentiel, jamais. Les films qu'il aurait pu faire avec Pialat ou Truffaut importent à ses yeux davantage que ceux qu'il a faits avec personne, qu'il n'a pas vus d'ailleurs, et en cela souvent il a eu plus de chance que nous. La tentation vient de penser qu'il a survécu à tout, à tout ce à quoi les autres n'ont pas résisté, qui se sont noyés, explosés, vitrifiés, victimes consentantes pour certains, qui ne sont plus que des ombres qui animent la nuit des téléviseurs allumés pour personne. Survécu aux excès de ce temps et à ceux de toujours, vertiges de la vitesse motorisée et des substances interdites, excès de toute nature, course à la vie qui mène à la mort. Oui et non. Oui, parce qu'il a traversé tout cela, où d'autres sont restés. Non, parce qu'il a toujours vécu en survivant. L'héroïne à quinze ans, pour essayer. L'héroïne à vingt-cinq, pour tenir compagnie aux autres, à Patrick Dewaere par exemple. « Avec Dewaere, c'est bien et c'est pas cher. Avec Depardieu, c'est plus cher et c'est pas mieux. » Le mot est de lui, il disait vrai alors, mais le temps ne lui a pas donné raison. Avec Depardieu, c'est mieux, parce qu'il est toujours là, quand les autres n'y sont plus.

« Quand tu sors de Châteauroux, tu sais ce qu'il faut faire pour y retourner. » Et ne pas faire pour ne pas. Il a choisi ne pas. Sans doute parce qu'il n'a pas oublié. Il n'oublie rien,

Extrait de la publication

d'ailleurs, c'en est même insensé, capable de vous parler d'un paysage entrevu au détour d'un tournage dans une campagne française il y a plus de vingt ans, d'un électro amateur de pastis bien tassés et de jeunesses aux fesses rebondies croisé sur un plateau en 1977, d'une phrase lancée par un metteur en scène à ses débuts ou d'un détail qu'un soir au bar du Lutétia vous lui avez donné à remarquer. En revanche, s'il n'oublie pas non plus les répliques à lancer aux oreilles des cinéastes qui n'en sont pas, sa mémoire atomique n'y est pour rien, mais cette particularité du cerveau humain qui le fait impropre à oublier autre chose que ce qu'il a appris ou capté. C'est ainsi en effet, quand la seule promesse que le film tiendra porte sur sa nullité affichée, il n'apprend pas son texte. Et alors, sur le plateau, cette scène burlesque d'un Depardieu filmé de face, qui lit le texte inscrit en grosses lettres sur une feuille collée au visage d'un partenaire installé sous la caméra, lequel lui donne son regard grâce aux deux trous découpés dans le papier. Au bout de trois prises, il les connaît, ses répliques, plus besoin de la feuille, mais pour qu'il les sache il faut en arriver là et quand c'est du cinéma que c'est pas la peine, ainsi qu'Emmanuel Chabrier l'affirmait de certaines musiques, on voit mal en quoi trois prises seraient nécessaires. Travers plus pendable que la faiblesse qui conduit à jouer sur scène avec

Extrait de la publication

une oreillette ? Non, assurément. Mais le théâtre avec oreillette, il a donné aussi. Existe-t-il d'ailleurs quelque chose qu'il n'ait pas fait ? Oui, peut-être, mais alors ce quelque chose lui a été prêté, c'est donc comme s'il l'avait fait, qui est à recevoir comme rançon de la gloire.

Marlon Brando, lui non plus, ne savait pas son texte quand il jugeait le projet sans intérêt, ce qui à mesure qu'il vieillissait et s'épaississait devenait si fréquent que la négligence tournait à l'habitude, petits papiers planqués ici et là dans le décor, en fonction de ses déplacements prévus, tant du moins qu'il pouvait se mouvoir encore. Et alors, rétorquait-il à ceux qui face à lui trouvaient l'audace de s'en étonner, quand vous parlez, vous ne cherchez jamais vos mots, vous connaissez toujours la fin de la phrase que vous commencez ? Non, en effet. Brando cherchait ses mots, là à gauche de la lampe, faisait mine de réfléchir et y pensait vraiment, qu'est-ce que je suis venu faire dans cette chose, et sur l'écran il s'imposait, unique, triomphant. Dans *Le Parrain* ou *Le Dernier Tango* plus que dans *Superman*, d'accord, chez Kazan plus que chez personne, c'est entendu, mais enfin c'était toujours Brando. Comme c'est toujours Depardieu.

Qui traque ses répliques lui aussi, et pour les techniciens c'est un vrai casse-tête si le metteur en scène, quand il y en a un, se pique d'éviter que le spectateur surprenne sur l'écran l'acteur

en train de lire. Certains s'obligent à des acrobaties, bousculent la valeur des plans, sabrent les champ/contrechamp, les optimistes penseront que l'exercice casse la routine, les contraint à inventer, mais souvent le cinéma ne s'apparente qu'à une affaire de commune mise en boîte.

À Depardieu, il arrive sur le plateau de crier « Mes propos ! J'ai pas mes propos ! Où est ma feuille de propos ! ». Il hurle cela pour de rire et pour de vrai en même temps, comme au cinéma précisément. Il l'a beaucoup dit, et pourtant il faut l'avoir vu en tournage pour savoir qu'il ne ment pas quand il dit « j'acte pas ».

« J'acte pas », je jacte. Trop, parfois. Et depuis trois grosses décennies. Et à n'importe qui. Il possède cette malice de savoir dire à l'autre ce qu'il a envie d'entendre. Malice ou talent, c'est selon. D'autres avant lui, dans le cinéma et ailleurs, ont su faire eux aussi, mais comme ils parlaient moins, et depuis moins longtemps, la ruse ne se remarquait pas trop, ou des années plus tard, quand ça n'avait plus d'importance. Lui, c'est en faisant de l'auto-stop qu'il a appris.

Tous les gamins de sa génération et de celle d'après ont pratiqué le stop, destination griffonnée sur panneau de carton ou pouce levé stoïquement, la copine au premier plan parfois, en jupe de préférence, mais au risque alors de voir la voiture s'éloigner quand vous déboulez des fourrés. Tous les plus ou moins fauchés et les

Extrait de la publication

plus ou moins aventuriers en ont tâté, mais peu de manière si frénétique que lui. Il revenait toujours, mais c'était pour repartir sans tarder, souvent sans but, parfois pour la côte, l'été, où il faisait le plagiste, trimballant les matelas en bordure de la Croisette, à Cannes, à deux pas du Carlton, s'amusant avec ses collègues des tours imbéciles joués aux touristes, ces idiots. Il aimait cela, il en parle encore avec plaisir, mais ce qui l'excitait le plus, rien à faire, c'était partir.

Entendre la voix d'Arletty prononçant ces mots que ni Jeanson ni Prévert n'avaient écrits pour elle, qui lui étaient venus à la porte d'une usine de Courbevoie, au spectacle d'un de ses camarades ouvriers traînant derrière les autres, qui hésitait à franchir le pas, ne trouvant pas le courage de rejoindre l'atelier ce matin-là : « Moi, je suis pour foutre le camp, dans la vie. » Lui de même. Respect, admiration, pour les immigrés, il l'a dit souvent, parce qu'ils ont eu le courage de se casser. À bientôt soixante ans, celui qui à trente-cinq affirmait avoir toujours été un vieillard ne tient pas davantage en place, mais ce sont les voitures qui l'attendent désormais, en vain le plus souvent, il leur préfère les jets privés qui lui sont envoyés.

« Une fois, je me suis trouvé à Saint-Savin », allez savoir pourquoi il s'en souvient, puisque ce jour-là rien d'autre ne se passa. Le type qui arrête sa voiture sur une route du Poitou, de la

Extrait de la publication

respondent assez dans l'esprit, et un désir de se poser enfin, qui ne lui ressemble pas bien.

Au premier matin, s'il va jusque-là, alors il s'ennuiera. Il n'aura pas alors à inventer de raison meilleure de devoir revenir. Et avant même de s'être mis en route, s'étonnant à voix haute de sa forme retrouvée et de ses désirs resurgis, il recommencera à parler d'emmerder le monde, et voudra tout bouffer.

Extrait de la publication

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELJN000204.N001
Dépôt légal : octobre 2008

Extrait de la publication